

«Arrête de pleurer! Ça ne fait pas mal!» Violences éducatives ordinaires et école



«Va dans le coin»,
«Va réfléchir dans le couloir»,
«Tu es méchant-e!»,
«On n'en est pas mort!»,
«Tais-toi, c'est moi qui décide»...

Depuis quelques temps, un nouveau terme s'insinue dans le vocabulaire de l'éducation: les violences éducatives ordinaires (VEO). Mais qu'est-ce que c'est au juste? Ces violences, qu'elles soient physiques, psychologiques ou verbales sont dites ordinaires parce qu'elles sont communément admises, partagées voire encouragées pour leur rôle «éducatif» supposé. Ces agissements placent l'adulte et l'enfant dans un rapport de force auquel l'enfant peut difficilement se soustraire.

Si l'exemple le plus utilisé -et le cheval de bataille des campagnes #stopveo- est la fessée, d'autres violences peuvent passer inaperçues et s'exercer sous des formes plus discrètes, plus admises: tape sur la main, tenir un enfant pour l'asseoir, retenir un enfant par le bras... En quoi ces interventions sont-elles violentes? La réponse se situe à plusieurs niveaux. Tout d'abord, l'intégrité physique de l'enfant

est en jeu dans ces situations. Le message qui lui est envoyé est que les adultes ont le droit d'accéder à son corps sans sa permission: son consentement n'est pas sollicité et, en plus, le geste posé est chargé d'une certaine agressivité. Un autre aspect est le discours ambivalent et paradoxal qui est envoyé: d'un côté il est interdit de se frapper, s'empoigner, se tirer... les un-e-s les autres, mais c'est un droit dont disposerait l'adulte face aux enfants. Comment les enfants peuvent-ils entretenir des relations sereines et détendues entre eux à un stade de leur vie où ils s'entraînent à contenir leur impulsivité et leur agressivité lorsque les adultes ne les maîtrisent pas eux-mêmes?

En ce qui concerne les violences psychologiques et verbales, elles résident généralement dans des interventions plutôt courantes. Elles vont des menaces au chantage en passant par les punitions. Les mots utilisés semblent forts? Pourtant priver un enfant de récréation, copier des lignes, envoyer un enfant de trois ans «réfléchir» à ce qu'il fait dans le couloir, mettre dans le coin, confisquer le doudou, crier, exiger des excuses, reti-

rer des bons points... Toutes ces petites et grandes astuces utilisées quotidiennement dans la majorité des classes relèvent en fait de violences éducatives ordinaires. L'explication était plus claire en ce qui concerne les violences physiques? C'est normal! En quoi est-ce violent de punir un enfant qui aurait dérogé à une règle? Pour y répondre, il est intéressant de se pencher sur ce que vit l'enfant, sur ce qui se joue pour lui et de se poser la question «quel message je veux lui faire passer?». Généralement, agir sur ce registre ne permet pas à l'enfant de comprendre en quoi ce qu'il a fait pose problème. Plus il est jeune, plus c'est vrai. Les punitions ne sont pas utilisées dans le but d'une réparation éventuelle d'un acte commis, ni même dans l'idée d'assumer ses responsabilités. Ce qu'elles entretiennent, c'est plutôt la peur ou la crainte d'être grondé ou puni. En tant que professionnel-le-s de l'éducation avec pour mission l'accompagnement d'individus en construction de leur identité et de leur compréhension du monde, est-ce vraiment ce qui est souhaitable? Que souhaite-t-on pour ces futur-e-s adultes? Qu'ils-elles puissent entretenir des dialogues constructifs lors de conflits ou qu'elles-ils les règlent par les cris et la menace? Si c'est la première option que nous défendons, alors il faut entraîner les enfants à ce mode de relation. Parler pour surmonter les désac-

ET SI À L'ÉCOLE, DANS LES SALLES DES PROFS EN PARTICULIER, NOUS N'ENTENDONS PLUS CERTAINES PHRASES! C'EST AUTOUR DE CETTE IDÉE QUE S'ORGANISE CETTE CHRONIQUE MENSUELLE: UNE IDÉE TOUTE FAITE À CONTRADIRE, UNE AFFIRMATION SI SOUVENT RÉPÉTÉE QU'ELLE S'ANCRE EN NOUS SANS RÉELS FONDEMENTS. UN TEMPS POUR S'ARRÊTER SUR CES PHRASES... POUR LES RÉFLÉCHIR, LES QUESTIONNER ET OUVRIR LA DISCUSSION!

cords, accompagner les transgressions, résoudre les conflits est une option éducative à privilégier.

«L'exemple, c'est nous» scandait très justement la campagne de YAPAKA¹. Les enfants observent les adultes, s'imprègnent de leurs manières de fonctionner, de réagir, de résoudre des conflits. Ils-elles se construisent en miroir des adultes qui les entourent. Si le message envoyé par les adultes, c'est que les cris, les punitions, les atteintes corporelles sont les manières privilégiées pour être en relation, alors il est illusoire d'exiger que les enfants résolvent leurs conflits par la parole, se parlent et soient en relation calmes et sereines. De plus, faire évoluer ses pratiques vers une éducation bienveillante permet d'instaurer un climat au sein

des classes plus tranquille, plus propice à la concentration et aux apprentissages. «Mais, ça prend du temps!» me direz-vous? Peut-être. Sans aucun doute, même.

«On n'a pas le temps!» surenchériez-vous? Mais quelles sont les missions de l'école? Si on se réfère au Décret Missions, un des quatre objectifs principaux est de «promouvoir la confiance en soi et le développement de chacun des élèves». C'est bien de ça qu'il s'agit lorsqu'on parle de violences éducatives ordinaires, c'est de lutter contre les pratiques et interventions qui nuisent à la construction de la confiance et de l'estime de soi. Il faut lutter contre les pratiques et les discours qui tentent de découper l'élève en deux entités distinctes: l'élève et l'enfant. Tout ce qui concerne l'enfant, ne fait pas partie de ce qui a sa place dans l'espace scolaire: ses émotions, ses sentiments, ses goûts... sa vie! Les professionnel-le-s se doivent de les entendre, les traiter et y répondre de manière adéquate et non pas de les reléguer à un niveau accessoire, de-quand-on-aura-le-temps, voire même, à la maison. Une vision globale de l'Enfant doit être pensée. D'autant plus que

les enfants y passent un nombre incalculable d'heures et au minimum une douzaine d'années. Vu sous cet angle, l'école est un merveilleux lieu d'expérimentation des relations qui peut devenir vraiment riche et intéressant si des adultes bienveillant-e-s les accompagnent dans ces découvertes.

Un argument récurrent face aux violences éducatives ordinaires est: «On en est pas mort!». Tout d'abord, nous pouvons espérer que le critère de vie ou de mort n'est pas l'option éducative retenue par les professionnel-le-s pour guider leurs actions. Ensuite, face aux objectifs de confiance en soi et d'accompagnement du développement de chaque enfant, il est légitime de se demander en

«TOUTES CES
PETITES ET GRANDES
ASTUCES UTILISÉES
QUOTIDIENNEMENT DANS
LA MAJORITÉ DES CLASSES
RELÈVENT EN FAIT DE
VIOLENCES ÉDUCATIVES
ORDINAIRES.»

quoi copier cent fois une phrase ou être installé sur la chaise du-de la puni-e y contribue. La réalité pour l'enfant est une punition vide de sens voire humiliante. Comment peut-il construire une image positive de lui-même face à une feuille blanche arbitraire ou seul face à sa colère et sa frustration? Alors, effectivement, les enfants ne meurent pas d'aller dans le coin, mais la confiance qu'ils-elles ont en l'adulte ou en eux-elles-mêmes se trouve entachée. Si «On en est pas mort!», on a parfois été blessé et les adultes que nous sommes, bien que vivants, ne sommes pas pourtant dénués de fêlures dues à nos vécus scolaires.

L'ultime réticence est la peur de créer des enfants rois, des enfants irrespectueux à qui tout serait dû et qui auraient tous les droits. Il ne faut pas confondre ici, bienveillance et laxisme. Mettre en œuvre des pratiques qui reconnaissent chaque enfant dans son individualité n'est en aucun cas synonyme de laisser-faire. C'est un travail exigeant pour l'adulte que d'accompagner chacun-e, d'y être attentif et de réfléchir aux solutions qui vont permettre à chacun-e de trouver sa place et d'entraîner ses relations avec bienveillance. Laisser-faire reviendrait à

«L'éducation consiste à comprendre l'enfant tel qu'il est, sans lui imposer l'image de ce que nous pensons qu'il devrait être».

Krishnamunti

laisser les enfants livré-e-s à elles-mêmes et donc en proie à leur agressivité encore incontrôlée. Ce serait contre-productif et peu intéressant.

Toutes ces pratiques sont le fruit d'une culture éducative vieille de dizaines d'années, reproduite et encouragée. Elles sont ancrées dans les murs des écoles et la formation initiale des enseignant-e-s ne permet guère de questionner la relation proposée aux enfants. Là où les compétences sont reines, la connaissance fine du développement de l'enfant et de ses besoins sont survolés et peu incarnés dans la vie quotidienne. Dans une société qui n'a jamais été aussi divisée, la bienveillance et l'éducation des enfants sont des outils plus que précieux!

Le Groupe École des CEMÉA

« GÉNÉRALEMENT, AGIR SUR CE REGISTRE NE PERMET PAS À L'ENFANT DE COMPRENDRE EN QUOI CE QU'IL A FAIT POSE PROBLÈME. PLUS IL EST JEUNE, PLUS C'EST VRAI. LES PUNITIONS NE SONT PAS UTILISÉES DANS LE BUT D'UNE RÉPARATION ÉVENTUELLE D'UN ACTE COMMIS, NI MÊME DANS L'IDÉE D'ASSUMER SES RESPONSABILITÉS. CE QU'ELLES ENTRETIENNENT, C'EST PLUTÔT LA PEUR OU LA CRAINTE D'ÊTRE GRONDÉ OU PUNI. »

¹ <http://lexemplecestnous.org/>

LE GROUPE ÉCOLE DES CEMÉA BELGES PROPOSE

- des formations continues pour enseignant-e-s,
- des formations à la demande,
- un festival du film d'Éducation à Bruxelles,
- un espace de réflexion et d'action autour de l'École ●●●

CONTACT :

ecole@cemea.be
04/253.08.40
www.cemea.be